

L'écriture et le dépouillement

Mélitza Charest

Université d'Ottawa, Canada

melitza.charest@gmail.com

Reçu: 27/05/2022,

Accepté: 26/06/2022,

Publié: 30/06/2022

The writing and the Counting

ABSTRACT: *It is no coincidence that, in her latest book entitled Love me tender, Constance Debré presents her choice, this "démision de tout" (2020, p. 41) which corresponds to "l'indifférence du néant" (2014, p. 111) identified by Jaquet in the thought of Blaise Pascal. Debré invites us to reflect on the analysis that goes through a course of class defection. The narrator seeks the essential, what remains when one is stripped of everything, even of love. Even of maternal love. It is in this idealistic quest to find the self that would not be determined by social assignment, the self-detached from the multiple social roles that limit, including the mother role, that Debré may find an opening, a little air. In a dispossessed life, of course, but still, full.*

KEYWORDS: Assignment, Constance Debré, Love me tender, Gender, Transclass

RÉSUMÉ : *Ce n'est pas une coïncidence si, dans son dernier livre intitulé "Love me tender", Constance Debré présente son choix, cette "démision de tout" (2020, p. 41) qui correspond à "l'indifférence du néant" (2014, p. 111) identifiée par Jaquet dans la pensée de Blaise Pascal. Debré nous invite à réfléchir sur l'analyse qui traverse un parcours de défection de classe. Le narrateur cherche l'essentiel, ce qui reste quand on est dépouillé de tout, même de l'amour. Même de l'amour maternel. C'est dans cette quête idéaliste de trouver le soi qui ne serait pas déterminé par l'assignation sociale, le soi détaché des multiples rôles sociaux qui limitent, y compris le rôle de mère, que Debré pourrait trouver une ouverture, un peu d'air. Dans une vie dépossédée, bien sûr, mais néanmoins, pleine.*

MOTS-CLÉS : Affectation, Constance Debré, Love me tender, Genre, Transclasse

Love me tender (2020) est le quatrième livre de Constance Debré¹. Fille du journaliste François Debré et de la mannequin Maylis Ybarnégaray, Constance Debré ne vient pas de nulle part. Avocate de métier, mariée et mère d'un garçon, elle quitte métier, époux et vie de famille afin de devenir écrivain à temps plein. Et comme elle le rappelle elle-même : « ce n'est pas parce qu'on vient d'une famille ultrachic, avec un nom célèbre que le tragique se tient à distance. »²

Dans *Love me tender*, on suit le parcours de Constance qui poursuit son exploration de l'amour lesbien, entamé dans *Playboy*, mais surtout de l'amour tout court. L'ex-époux, Laurent, ne digère pas le changement d'orientation sexuelle de la narratrice et s'engage dans une lutte juridique pour la garde du fils. Il pousse l'indécence jusqu'à proférer de fausses accusations d'inceste, ce qui éloigne considérablement la mère de son fils pour un temps - un temps indéterminé - et qui propulse la narratrice dans une réflexion sur l'essentiel, le dépouillement, le sens de l'amour et la recherche du soi, celui qui reste une fois qu'on a tout jeté. Et si l'espoir résidait justement dans le dépouillement ?

Même si son livre bouscule et malmène, Debré ne cherche pas la provocation. Elle se cherche, en pleine crise, et déchiquette les lieux communs les plus immuables : l'amour maternel, par exemple. Elle annonce les couleurs de sa réflexion dès l'incipit :

Je ne vois pas pourquoi on ne pourrait pas s'en foutre, une fois pour toutes, de l'amour, de l'amour prétendu, de toutes les formes d'amour, même de celui-là, pourquoi il faudrait absolument qu'on s'aime, dans les familles et ailleurs, qu'on se le raconte sans cesse, les uns aux autres ou à soi-même.³

Mais oui, au-delà de la provocation et au-delà du malaise, il y a bien une recherche de ce qui reste après. Après qu'on s'est dépouillé de tout.

¹ *Un peu là, beaucoup ailleurs* (2005); *Manuel pratique de l'idéal. Abécédaire de survie* (2008); *Playboy* (2018).

² Constance Debré citée par C. Devarrieux, « Vue sur la mère : La dépossession selon Constance Debré », *Libération*, (consulté en ligne : https://next.liberation.fr/livres/2020/01/24/la-depossession-selon-constance-debre-vues-sur-la-mere_1775063), 2020, consulté le 31 octobre 2020.

³ C. Debré, *Love me tender*, Paris, Flammarion, 2020, p. 9.

Comment on fait ? « on s'aperçoit qu'on peut très bien, qu'il ne se passe jamais rien avec les choses. »⁴ Et donc, la narratrice se défait de tous ses liens, professionnels, matériels, sexuels, maternels. Même si, oui, elle aime son fils.

Transfuge de classe

Le terme de transclasse a été créé à partir du mot transfuge afin de nommer un phénomène bien connu des sociologues dans la lignée de Bourdieu : la non-reproduction sociale. Il s'agit du mouvement social d'un individu soit d'ascension ou de descente lequel suppose une série de conséquences plus ou moins inconfortables pour la personne qui le vit et son entourage. Les exemples sont nombreux, on n'a qu'à penser à Richard Hoggart et *La culture du pauvre*, ouvrage dans lequel il raconte la culture populaire anglaise de son enfance, mais de manière distante. Dans *33 Newport Street*, dont le sous-titre est *Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*, il dévoile un peu plus de son intimité. Cependant, malgré le mérite de Hoggart d'avoir saisi de manière quasi neutre les valeurs les plus intimes de sa classe sociale d'origine, à la lecture de ses deux livres phares sur le sujet, on en apprend peu sur sa propre ascension. Élève studieux et réservé, Hoggart s'est tout simplement accroché à l'école et avec l'aide de mentors, a franchi les étapes le menant à l'enseignement des lettres. On retrouve relativement peu d'introspection élaborée à propos des déchirements qui ne manquent pas de secouer les transfuges de classes dans ses écrits. Selon Chantal Jaquet, la non-reproduction sociale ne repose pas sur un héros aux capacités supérieures avec une volonté à toute épreuve et qui, à force de surhumaine détermination vient à bout des obstacles liés à sa classe sociale d'origine. Un ensemble de facteurs entrent en œuvre pour former ces futurs transfuges et leur succès se paie de l'éloignement inévitable de leurs proches qu'ils comprennent de moins en moins et vice versa. Toutefois,

⁴ C. Debré, ouvrage cité, p. 31.

certaines valeurs peuvent demeurer malgré leur incongruité dans le milieu d'arrivée. Aussi, lorsque Hoggart rapporte les idées de sa mère sur l'éducation, il confesse qu'elles sont certainement l'un des moteurs de son ambition : « elle respectait le savoir; non comme moyen de parvenir à la richesse, un peu sans doute en tant que chemin vers le pouvoir et l'autorité, mais surtout pour l'idée pure du savoir comme libération de la personne.»⁵

Parmi les transclasses célèbres, mis à part Pierre Bourdieu qui a pensé, dans *La distinction*, les mécanismes du jugement entre le beau et le laid à travers le prisme des classes sociales, Annie Ernaux représente une des voix de transclasses les plus entendues. Avec *La place*, Ernaux a pratiquement illustré les théories bourdieusiennes en montrant l'étendue du gouffre qui la séparait désormais de son père et de sa mère par le truchement d'un sentiment de trahison qui traverse toute l'œuvre. En résulte un touchant portrait où la honte et la honte d'avoir honte marquent profondément et durablement. Justement, cette honte est au centre de la différence de classe qui persiste à distinguer les petits des grands personnages sociaux et c'est là le cœur du sujet, que le mouvement soit ascendant ou descendant.

À l'autre bout du spectre, Constance Debré descend de son rang social d'aristocrate pour goûter « la vraie vie » en cherchant son identité propre, loin du rôle dans lequel elle se sent prisonnière, bien que ce rôle soit supérieur. La narratrice de *Love me tender* est donc une déclassée⁶, une avocate qui jette aux ordures famille, couple, travail et même hétérosexualité dans une recherche du moi véritable, de l'essentiel sans les artifices de la supériorité de la naissance, du nom, de l'argent et de l'avantage le plus précieux qui, lui, reste : l'absence de honte. Si le mouvement ascendant ne peut effacer les traces de la vulgarité des sentiments populaires, le mouvement descendant, lui, semble n'être pas en

⁵ R. Hoggart, *33 Newport Street Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*, Paris, Éditions du Seuil, 1991, p. 48.

⁶ Il s'agit du terme péjoratif pour les individus qui ne reproduisent pas les habitus sociaux de leur classe d'origine, mais qui perdent leur prestige en changeant de classe sociale pour une classe inférieure.

mesure de diminuer le sentiment de confiance ni le sentiment de supériorité :

c'est dans mon ADN tellement c'est ancien. Je suis née de parents riches qui avaient des parents riches. [...] Riche sans rien, mais si riche que je m'en fous d'être pauvre. [...] On n'a pas besoin d'argent quand on est riche. On n'a pas besoin des autres quand on est riche. [...] C'est une question de honte qu'on n'a jamais.⁷

Dans *Love me tender*, la non-reproduction ne se déconstruit pas avec de l'ambition, ni des bonnes notes à l'école comme dans le cas d'Ernaux. Nous avons ici affaire à une transfuge descendante. Ce n'est pas un hasard si, ce choix, cette « [démission] de tout »⁸ correspond à « l'indifférence du néant »⁹ identifiée par Jaquet dans la pensée de Blaise Pascal. La recherche de Debré est pascalienne, car la quête de la narratrice n'est-elle pas d'abord et avant tout « la conscience douloureuse d'être un personnage plutôt qu'une personne et [la découverte] de son propre néant »¹⁰? Se connaître et en quelque sorte, dédramatiser l'amour, implique une totalité dans l'engagement de soi. Une sorte de danger nécessaire : « les conditions sont pures. Je joue pour de vrai. Il n'y a que ça qui compte. Que ce soit vrai. Qu'il y ait un risque, Il n'y a que ça qui vaille. »¹¹ Il s'agit peut-être d'un luxe : tout abandonner lorsqu'on n'a jamais honte n'est pas le même chemin que se détacher d'une vie de misère encrassée par une honte pathologique qui ne se lave jamais même avec un succès de parvenu¹². C'est « l'expérience du changement radical d'état, l'épreuve du passage d'un monde à l'autre »¹³ que Debré tente d'observer en elle-même. Puis, après la découverte de son propre néant et de son insoutenable liberté, que reste-t-il sinon l'espoir de l'authenticité des

⁷ C. Debré, *Playboy*, Paris, Éditions Stock, 2018, p. 66. C'est moi qui souligne.

⁸ C. Debré, *Love me tender*, ouvrage cite, p. 41.

⁹ C. Jaquet, *Les transclasses ou la non-reproduction*, Paris, Presses Universitaires de France, 2014, p. 111.

¹⁰ C. Jaquet, ouvrage cité, p. 114.

¹¹ C. Debré, *Love me tender*, ouvrage cite, p. 60.

¹² Il s'agit du terme péjoratif qui désigne ceux qui grimpent les échelons sociaux et réussissent à atteindre un certain niveau de capital familial.

¹³ C. Jaquet, ouvrage cité, p. 119.

émotions? L'espoir d'un amour dénudé des habituelles illusions, le choix, peut-être, d'aimer.

Nature, culture et mouvements sociaux

Le rôle de la culture populaire est probant dans l'analyse des mouvements d'ascension sociaux: l'aliénation supposée des classes inférieures produit une sorte d'écho insistant sur l'association classique entre manque d'éducation, manque de culture, naïveté et modestie. Selon Bourdieu, la ligne qui sépare la culture de l'inculture sert précisément de frontière entre les classes sociales: « la science du goût et de la consommation culturelle commence par une transgression qui n'a rien d'esthétique: elle doit en effet abolir la frontière sacrée qui fait de la culture légitime un univers séparé pour découvrir les relations inintelligibles qui unissent des « choix » en apparence incommensurables, comme les préférences en matière de musique et de cuisine, en matière de peinture et de sport, en matière de littérature et de coiffure. Cette réintégration barbare des consommations esthétiques dans l'univers des consommations ordinaires révoque l'opposition, qui est au fondement de l'esthétique savante depuis Kant, entre le « goût des sens » et le « goût de la réflexion » et entre le plaisir « pur », qui est prédisposé à devenir un symbole d'excellence morale et une mesure de la capacité de sublimation qui définit l'homme vraiment humain. »¹⁴ Cette constatation place la dichotomie nature-culture dans une position qui lui enlève définitivement sa pertinence. En effet, si l'on en croit Donna Haraway dans son essai *Manifeste cyborg*, « nous ne sommes plus très sûres de savoir ce qui appartient ou non à la nature, cette source d'innocence et de sagesse, et nous ne le saurons plus jamais. »¹⁵ Dans certains cas donc, la nature est encore perçue comme une source merveilleuse de pureté et de certitudes

¹⁴ P. Bourdieu, *La distinction critique sociale du jugement*, Paris, Les éditions de minuit, 1979, p. VII.

¹⁵ D. Haraway, *Manifeste cyborg et autres essais*, Paris, Exils, 2007, p. 21.

sur l'espèce humaine. Pourtant, lorsqu'on oppose la culture des classes supérieures au manque de culture des classes inférieures, il s'agit plutôt de dénigrer la culture populaire qui serait facile, orientée vers les émotions de manière excessive, vulgaire, près de l'animalité, donc de la nature, mais dans un sens péjoratif. Au contraire, la culture supérieure, légitime, brille par ses raisonnements, ce qui, bien sûr, sous-entend la supériorité de l'espèce humaine sur les autres êtres vivants, mais, également, classe les êtres humains en deux catégories : ceux qui sont vulgaires et incapables d'une sensibilité intellectuelle tout en bas et ceux qui trônent dans les hautes sphères de la pensée complexe et possèdent la grâce du raffinement tout en haut. Cette distinction est un des éléments qui posent problème dans la non-reproduction sociale. On suppose que les petites gens sont incapables de sensibilité intellectuelle et leur ascension dérange. Mais qu'en est-il du mouvement descendant?

Il n'est pas à négliger, comme l'indique Haraway, qu'il n'est plus possible de distinguer ce qui tient de la culture ou de la nature et que l'humanité ne le saura plus jamais. On pourrait postuler que tout ce que l'humain fait et tout ce à quoi il peut penser relèvent de la nature ou le contraire, que tout ce qu'il fait et pense relève de la culture. Si les émotions et l'instinct semblent surgir d'une vie sauvage oubliée (ou que l'on souhaite oublier), la raison n'est pas nécessairement une voie sans faille qui élève l'être humain en maître incontesté de la chaîne alimentaire pour la fin des temps. Les déceptions du siècle précédent en témoignent : la barbarie humaine ne disparaît pas devant l'éducation pour tous et les rêves des Lumières. La raison ne délivre pas l'être humain de son destin d'animal afin qu'il puisse effacer les souvenirs de ses inepties meurtrières et les ombres de sa disparition probable. La culture dite légitime déploie à l'occasion des trésors d'une beauté qui réussit parfois, furtivement, à faire prendre la mesure de la condition d'être conscient dans un monde hostile et froid. Cette immensité de hasards et de chaos que notre regard transforme en histoire, en récit intelligible. À cause de sa « nature » fabulatrice, l'être humain veut s'élever. Toutefois, l'élévation ne passe pas

nécessairement par l'accès à une culture supérieure et un culte à la raison. Les classes sociales sont également une histoire, un récit. La pauvreté est perçue presque partout comme une conséquence, ou au mieux, une sorte de cercle vicieux dont il est difficile de sortir¹⁶. Pourtant, du point de vue bourdieusien, ce qui est appris dans les classes sociales inférieures demeure, toute la vie, extrêmement douloureux à désapprendre, mais il est nécessaire de le désapprendre pour qui souhaite sortir de son milieu. On parle d'un mal être permanent pour ceux qui changent de classe sociale, mal être qui pourrait se comparer à celui ressenti par les personnes trans, par exemple. Les « pauvres » ne peuvent pas dire qu'ils se sentent nés dans le mauvais corps, qu'ils se sentent bien nantis dans leur tête, mais la raison n'est pas aussi évidente qu'il n'y paraît. C'est peut-être qu'en fait, les pauvres n'existent pas¹⁷. Il s'agirait d'une assignation au même titre que le genre et la race : une prescription à vie.

Ce qui se passe dans *Love me tender* se traduit autrement. Il ne s'agit pas du vulgaire qui fait une percée dans la culture. Le phénomène est inversé, mais pas symétrique. Lorsqu'il y a déchéance, il faut aussi la justifier, mais différemment. Il n'y a pas manque de culture, mais rejet des habitus de la classe d'origine. Ce qu'on reprochera à la narratrice de *Love me tender* sera donc d'un tout autre ordre. Elle subira par exemple la haine de son ex et se fera conseiller, tout bonnement, de ne pas trop lui en vouloir. Il faut le comprendre : son ex-femme devient lesbienne. Il y a de quoi perdre sa confiance en soi et blesser une fierté. D'ailleurs, fort de ce prétexte, l'ex-mari se permet de se venger de la manière la plus abjecte, en empêchant le contact entre la mère et son fils. Or, là est tout le sujet : la narratrice se détache. Elle laisse tout. Elle cherche ce qui reste lorsqu'il n'y a plus rien. Les choses, la famille, le travail et puis l'amour, surtout l'amour. C'est pourquoi dans cette lutte puritaine où polyamour lesbien

¹⁶ Le simple fait d'utiliser systématiquement le mot « sortir » montre que l'imagerie de la pauvreté est associée à une sorte de prison dont il faut s'extraire. L'assignation sociale le reflète amplement.

¹⁷ Pour reprendre la phrase de Tania de Montaigne *Assignation : Les noirs n'existent pas*.

rime avec perte de la garde de l'enfant, la narratrice pose une question essentielle sur la condition féminine : celle de la « nature féminine », celle de « l'instinct maternel ». Lorsque la narratrice décide qu'elle n'est pas forcée d'aimer, elle entreprend une marche sur un sentier vierge. L'image de l'amour maternel automatique et éternel, réveillant les pulsions sauvages des mères-lionnes est malmenée. Elle constate qu'elle peut survivre à l'éloignement qui menace sa relation avec son fils. Les rencontres avec assistance sociale, les enquêtes, les accusations perpétuent la tradition : la déchéance sociale doit conserver son caractère effrayant et condamnable. La narratrice perd tout : confort et réputation, mais son absence de honte demeure. Elle ne s'investit que dans la natation. Autocentrée, elle parle de ses maîtresses comme un misogyne le ferait : la mince, la jeune, etc. On serait tenté de se demander : devient-on un homme parce qu'on n'est plus une femme? Mais bien sûr que non.

La réponse est moins simple : il n'y a pas de nature féminine ni d'amour maternel inconditionnel « naturel ». Cette idée tenace continue pourtant d'handicaper la perception de soi qu'ont encore plusieurs femmes dans le monde. La narratrice de Debré, elle, refuse de se laisser envahir par la culpabilité. S'agirait-il d'une femme des classes populaires, sans doute le chemin aurait été plus douloureux, mais justement, la segmentation des discriminations n'a jamais été concluante. Au contraire, on peut voir que les discriminations sont toujours intersectionnelles. Elsa Dorlin précise : « certaines femmes font l'expérience du sexisme et du racisme. Toutefois, cette expérience est rendue « méconnaissable » par une segmentation à outrance de ce qui relève de l'une ou de l'autre des dominations. »¹⁸ La narratrice de *Love me tender* fait l'expérience de l'homophobie, mais aussi du sexisme, car la façon de juger une lesbienne qui « abandonne » son fils diffère passablement de celle de juger un homme gai qui ne s'occuperait plus de ses enfants, par exemple ou d'un hétérosexuel qui refait sa vie et abandonne derrière lui les enfants issus d'un mariage qu'il considère

¹⁸ E. Dorlin, « Les putes sont des hommes comme les autres », *Raisons politiques*, vol 3, n° 11, 2003, p. 11. C'est l'auteure qui souligne.

comme une erreur. Cependant, une femme d'un milieu modeste ne pourrait jamais faire croire qu'elle abandonne tout par idéalisme pascalien, on la dirait folle, on ne verrait que du dépit dans une démarche de dépouillement qui part d'aussi bas. Puis, quel mérite y aurait-il à abandonner son mode de vie lorsqu'il est indigne? De plus, sans délimiter ce qui relève de l'une ou de l'autre des phobies (de genre, d'orientation sexuelle, de classe), l'on peut affirmer que si les femmes aujourd'hui peuvent, avec plus ou moins de critique à l'intérieur de leur famille et dans leur vie professionnelle, décider de ne pas avoir d'enfants, en avoir un et s'en détacher¹⁹ ne va pas de soi. Pourtant, la narratrice de *Love me tender* se sent quand même un peu coupable jusqu'au jour où elle se détache complètement et laisse son fils décider s'il veut la voir ou non. Sans tomber dans le piège de la segmentation des discriminations, on peut souligner que c'est d'abord la mère qui porte le poids de sa capacité à se détacher, comme un réveil d'un mensonge millénaire, comme apercevoir une lumière qui coûte tout, mais une lumière. Puisque la classe sociale de la narratrice lui garantit une confiance permanente et profonde quant à ses droits de choisir son destin, (même sans le sou) c'est le statut de femme qui ploie sous la pression, sans distinction de classe, d'aimer sa progéniture de manière inconditionnelle et de consacrer sa vie à la protéger coûte que coûte.

La narratrice de *Love me tender* se choisit hors de tout personnage de culture (mère, compagne, avocate, aristocrate) et devient, peut-être, en chemin, plus capable de faire de réels choix, de partir à zéro, sans obligation, même pas celle d'aimer. Pour la narratrice, il faut tout abandonner parce que « toute identité, qu'elle soit personnelle ou sociale, est toujours une forme d'usurpation »²⁰ Dans sa classe sociale de départ, « les autres nous prennent pour quelqu'un et projettent sur nous une identité sociale en vertu des apparences »²¹. Alors que la vie, la vie

¹⁹ On parle d'un détachement sain et bien vécu et non d'un déchirement familial dysfonctionnel.

²⁰ C. Jaquet, ouvrage cité, p. 115-116.

²¹ C. Jaquet, ouvrage cité, p. 117.

désencombrée, n'a rien d'extraordinaire. La narratrice décrit : « je coupe le temps, je le réduis en gestes simples, j'exécute. »²² Et elle nage, avec exactitude et discipline, sa seule identité concrète pendant toute sa recherche de l'essentiel. Sans identité personnelle ni sociale, elle nage.

Elle se jette avec conviction dans son propre néant qu'elle devient « réduit[e] à [...] considérer, et à n'en être point diverti[e] »²³, puisque tout le bruit de la vie active s'est éteint. C'est en balayant toute trace d'attachement, en se déliant des obligations, même de la maternité, que la narratrice peut comprendre qu'elle n'en est plus prisonnière et que même ce qu'on ne remet jamais en question et surtout ce qu'on ne remet jamais en question, elle s'en est dépouillé. Parce que même si elle aime son fils, elle lui rappelle que « l'amour est une sauvagerie ». ²⁴ Sauvagerie qu'il convient de ne pas confondre avec l'animalité associée aux classes sociales inférieures. Cette sauvagerie se rapprocherait plutôt d'une constatation de l'ineptie de ce qui n'est jamais remis en question. L'amour maternel n'est pas immuable et inébranlable. Il est sauvage en ce sens qu'il n'est soumis à aucune loi.

L'écriture et le dépouillement

Ceci amène à poser l'hypothèse selon laquelle l'écriture permet de dépasser les assignations, les discriminations, car celle-ci multiplie les possibles et devient un espace non-censuré où les personnes catégorisées peuvent dire et construire un système qui fait sens en dehors du réel social qui, entre la sourde oreille et la violence, confine dans un rôle qui ne définit personne. En partant de la prémisse que le social est en soi une fabulation, une histoire, des codes qui n'ont pas nécessairement de lien avec une réalité objective, l'écriture est un geste politique (assumé ou non) qui est celui de se réapproprier son identité et de raconter l'histoire de soi que l'on décide, pour soi-même. La société entière est une vaste autofiction dont le

²² C. Debré, *Love me tender*, ouvrage cite, p. 43.

²³ B. Pascal, *Pensées*, Paris, Seuil, 1962, p. 53.

²⁴ C. Debré, *Love me tender*, ouvrage cite, p. 87.

fin mot n'est jamais le choix de ceux qui sont assignés, mais écrire sa propre autofiction rend le pouvoir et la parole à ceux qui ont été discrédités par leur catégorisation grossière (femme, lesbienne, sans abri, mère, par exemple).

Constance Debré dépasse les accusations, les jugements, les assignations en se les appropriant. En affirmant son détachement par rapport à la maternité elle dit ce qu'est le féminisme hors courant²⁵ : agir et parler malgré les assignations, même celles du féminisme²⁶. Elle sort le débat de sa rigidité. Son unicité et sa singularité, qui sont le propre de la littérature, permettent de transcender l'approbation sociale. En affirmant ce qu'elle représente d'inacceptable, elle transforme le poids de son aveu en œuvre d'art et par le fait même, s'en affranchit. Puis, sans l'avoir calculé, elle bâtit des modèles pour les générations futures : des modèles de femmes qui ne sont plus victimes. Qui font des choix sans considérer la joute sociale comme un véritable obstacle. Des obstacles se dressent, mais ils ne sont pas insurmontables. Le dépouillement est la clé : lorsqu'il ne reste que l'écriture et la natation, lorsque, sans domicile fixe et sans travail, la femme écrivain surpasse les limites que lui imposaient son ancien statut, elle devient humaine, hors du genre, hors de l'orientation sexuelle, hors du statut de mère. Les étiquettes ne lui collent plus à la peau. Elle ne vit plus pour son fils comme elle en a la prescription. Justement la prise de parole spécifique qui met en scène le corps sexué, transcende l'assignation

²⁵ L'idée d'un féminisme à la carte et personnel prend de l'importance en Occident. Non seulement les approches sont intersectionnelles (ethnologie, sociologie, psychanalyse), mais aussi, plusieurs femmes se disent non-féministes, tout en défendant certaines idées féministes. De plus, les courants identifiés généralement (première, deuxième et troisième vague ne sont pas adoptés par toutes les critiques. Certaines critiques féministes en font ressortir les failles.

²⁶ Je réfère ici à l'intransigeance de certains courants féministes (dans des secteurs précis) comme le matérialisme qui proscrivent la prostitution et la pornographie sans compromis, par exemple, ou aux féminismes qui mettent de l'avant la multiplicité des genres et des orientations jusqu'à rendre indésirable une orientation hétérosexuelle, ou encore d'autres courants (issus de la deuxième vague principalement) qui dénigrent l'hétérosexualité et par le même fait la maternité qui est présentée comme un esclavage.

essentialisante, créant un univers où l'individualité complexe n'a de compte à rendre à personne et ne fait donc plus partie d'une catégorie simpliste et confinée à un comportement imposé en bloc. Même lorsque l'auteure, comme c'est le cas de Debré, se dit apolitique, son œuvre est politique en ce sens qu'elle participe de manière spectaculaire et controversée au dialogue sur la place des femmes comme sujet sexué, comme artiste et comme écrivain.

La femme écrivain pose un geste politique parce que la place des femmes continue d'être le silence et le privé. Un détachement serein de la maternité constitue une idée dangereuse parce qu'elle crée un précédent qui montre que la « nature » féminine n'existe pas, que « l'instinct maternel » n'est qu'une assignation qui contient et la cage et la peur d'en sortir. La culpabilité associée aux manquements maternels nourrit encore les imageries et les fictions sociales sur le devoir de reproduction. Devenir mère n'est pas la condamnation à l'abnégation qu'on imaginait. Il n'y a pas les mauvaises mères d'un côté et les bonnes de l'autre. L'espoir naît de la complexité qu'il y a à devenir soi, sans jeu. En plongeant dans le risque de l'ostracisation sociale, en observant en soi-même, les possibles de la vie humaine hors des prescriptions de rôles unidimensionnels qu'impose le groupe, on rend légitime une recherche dont la fiction est assumée, l'écriture, dans un effort d'esthétisme qui déteint sur la vie. Un engagement envers la fin des artifices et des mensonges sociaux, un espoir de liens vrais et de chemins non-écrits d'avance. Une porte sur l'utopie d'une vie à soi, sans canevas.

Bibliographie

- BOONE, Damien, « Plongée philosophique dans l'exception sociologique : les causes de la non-reproduction, Voyage en plusieurs classes. À propos de : Chantal Jacquet, *Les transclasses, ou la non-reproduction*, Paris, Presses Universitaires de France, 2014. », *Les notes critiques*, 2014.
- BOURDIEU, Pierre, *Méditations pascaliennes*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, 416 pages.

- BOURDIEU, Pierre, *La distinction critique sociale du jugement*, Paris, Les éditions de minuit, 1979, 680 pages.
- BUTLER, Judith, *Défaire le genre*, Paris, Éditions Amsterdam, 2016 [2004], 400 pages.
- BUTLER, Judith et KRAUS, Cynthia, *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2005 [1990], 6027 pages (version Kindle).
- DEBRÉ, Constance, *Love me tender*, Paris, Flammarion, 2020, 192 pages.
- DEBRÉ, Constance, *Play Boy*, Paris, Éditions Stock, 2018, 168 pages.
- DE MONTAIGNE, Tania, *L'assignation Les Noirs n'existent pas*, Paris, Grasset, 2018, 96 pages.
- DEVARRIEUX, Claire, « Vue sur la mère : La dépossession selon Constance Debré », *Libération*, (consulté en ligne : https://next.liberation.fr/livres/2020/01/24/la-depossession-selon-constance-debre-vues-sur-la-mere_1775063).
- DORLIN, Elsa, « Les putes sont des hommes comme les autres », *Raisons politiques*, vol 3, n° 11, 2003, pages 117-132.
- HARAWAY, Donna, *Manifeste cyborg et autres essais*, Paris, Exils, 2007, 336 pages.
- HOGGART, Richard, *La culture du pauvre*, Paris, Les éditions de minuit, [1957], 1970, 432 pages.
- HOGGART, Richard, *33 Newport Street Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*, Paris, Éditions du Seuil, 1991, 384 pages.
- IRIGARAY, Luce, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Les éditions de minuit, 1977, 224 pages.
- JAQUET, Chantal, *Les transclasses ou la non-reproduction*, Paris, Presses Universitaires de France, 2014, 248 pages.
- JAQUET, Chantal et BRAS, Gérard, *La fabrique des transclasses*, Paris, Presses Universitaires de France, 2018, 288 pages.
- PASCAL, Blaise, *Pensées*, Paris, Seuil, 1962, 448 pages.
- SINTHON, Rémi, *Repenser la mobilité sociale*, Paris, Éditions EHESS, 2018, 320 pages.
- WITTIG, Monique, *La pensée straight*, Paris, Éditions Amsterdam, 2018 [2001], 160 pages.